

# LEGENDE IRLANDAISE

Boyle de Boylagh n'avait qu'une fille, la princesse Aileen, dont la beauté était en grand renom et par terre et par mer.

Sa mère étant morte quelques heures avant sa naissance, on confia la garde et l'éducation de l'enfant au roi son père.

De bonne heure, on lui avait appris à monter le coursier le plus rapide de l'Irlande, et rien n'était plus charmant que de voir la princesse dans une robe d'or et d'argent sur son poney richement caparaçonné, ses yeux bleus étincelants de santé et de plaisir, tandis que ses longs cheveux, d'un blond cendré, folâtraient sur son manteau à riantes couleurs.

Toujours quelques rares spécimens de chiens chasseurs—l'orgueil de la maison de Boylagh—l'accompagnaient dans ses courses, les uns piquant de l'avant en courant, les autres tirant de l'arrière comme pour provoquer les tendres paroles d'encouragement de leur maîtresse.

Cependant la renommée de la princesse s'étendait de plus en plus loin; de la cour du roi, son père, à toutes les différentes parties de son pays, le nom de la princesse Aileen se répandait maintenant à tout le reste de l'Europe.

Au point que, tous les mois au moins un riche prétendant avec sa suite, venait offrir ses hommages à la belle dame.

Chacun chantait sa patrie, sa famille princière et les faits de valeurs qu'il avait accomplis, mais la princesse ne les entendait même pas.

Enfin, se présenta un jour à la Cour de Boyle de Boylagh, un ménestrel errant, de race celtique.

C'était un jour de fête et de chansons, appelé la Saint-Patrice, en l'honneur du grand libérateur d'Erin.

De tous côtés, beaux chevaliers et belles dames étaient accourus auprès de la princesse dont c'était le

jour de l'anniversaire de la naissance—pour lui dire de tendres choses.

Le ménestrel errant, perdu dans la foule, demanda qu'on lui permit d'accorder sa harpe et de faire entendre un chant de son pays en présence de la princesse et de ses hôtes.

Le prince se prit de rire de ce rustre mal peigné qui avait l'audace de se joindre à l'assemblée joyeuse et d'entrer en lice avec des maîtres *en poésie*, tels que ceux qui avaient chanté avant lui. Mais la princesse intervenant: "Les ménestrels étrangers chanteront-ils mes louanges, dit-elle, sans que nul fils d'Erin ne fasse entendre les accords de sa harpe? Que ce barde celtique soit le dernier qui me rende honneur" et elle appela le ménestrel de Gaël, qui, ployant le genou avec toute la grâce d'un prince devant cette reine de beauté, chanta ce poème:

"Pourquoi quitterais-tu le beau pays d'Erin pour t'en aller errer au loin?

"Pourquoi quitterais-tu le vallon verdoyant, si moelleux sous tes pieds, avec ses marguerites et ses boutons d'or qui n'ont de sourire que pour toi?

"Pourquoi quitterais-tu les ruisseaux gazouillants qui, les premiers, t'ont appris à chanter? Le bruit des fleuves étrangers feront gémir ton cœur au souvenir des ruisseaux de ton enfance.

"Pourquoi quitterais-tu la tombe encore fraîche de ta mère en la confiant à des soins étrangers? Peux-tu l'apporter avec toi par-delà les mers? Ah! comme elle est lourde la main de l'étranger!

"Pourquoi quitterais-tu les princes d'Erin qui se suspendent à tes lèvres et ne jurent que par ta chasteté, pour des étrangers qui ne recherchent que ta beauté? La beauté meurt, le squelette le dit partout. L'amour seul est durable. Ecoute bien! Ton ménestrel veut te prévenir avant de te laisser..."

Il y avait des larmes dans les yeux de la princesse et la tristesse remplissait son âme.

Ses yeux rencontrèrent ceux du ménestrel... un éclair y brilla et l'un et l'autre se révélèrent en cet instant, les profondeurs de leur cœur.

Le Prince Royal était irrité de ce qu'en un jour de fête comme celui-ci, un ménestrel avait osé jeter une note triste, et ordonna qu'il fut immédiatement chassé de la cour.

Peu de jours après, la princesse était devenue extrêmement morose et triste. Les plaisirs de la chasse et de la compagnie qui l'entourait ne lui disaient plus rien. Le prince s'en aperçut et, croyant que sa fille aimait le brave chevalier espagnol Bolivar, il voulut mettre un terme à ses chagrins en hâtant le jour du mariage.

On commença à faire de grands préparatifs pour l'évènement prochain, tandis que la princesse apportait à tout la plus profonde indifférence.

Un soir, après avoir entendu de sa vieille nourrice le récit détaillé des Fées et de leurs danses éthérées, la princesse Aileen, accompagnée d'une bonne fidèle, quitta vers minuit, le château de son père pour voir par elle-même ces tableaux fantastiques dont lui avait parlé sa nourrice, et, s'asseyant sous un arbre touffu, elle se mit à pleurer en songeant à son mariage prochain.

Tout à coup on entendit des sons d'une musique lointaine, et bientôt une multitude de petits hommes et de petites femmes, vêtus de rouge et de bleu, s'élevèrent à travers l'herbe verte et commencèrent à danser en chantant une ronde joyeuse sur le gazon.

La princesse, profondément effrayée, pressait sa suivante de revenir au château, mais le Roi des Fées, comme s'il eut deviné sa pensée, ordonna à ses chevaliers et ses dames de joindre les mains et de former